Corrigé – Brevet 2024 – français (grammaire et compréhension) – Amérique du Nord

Compréhension et compétences d'interprétation, Grammaire et compétences linguistiques

Corrigé détaillé rédigé par Benjamin, professeur particulier – benprofparticulier.fr

Partie I – Compréhension et compétences d'interprétation *(32 pts)*

1. On pourrait intituler ce passage « La forêt vaincue, mais pas soumise ». Ce titre rend compte des deux temps du récit.

- **La forêt est vaincue.** Après une longue lutte, les hommes finissent par l'emporter grâce au feu, puis à l'hiver : « La neige s'abattit comme une seconde mort sur les grands terrains pleins de troncs noircis, de racines consumées » (l. 18-20). La comparaison avec « une seconde mort » montre que la forêt a été anéantie, et la phrase brève qui suit, « Désormais on pouvait bâtir » (l. 20), marque la victoire des bâtisseurs.
- **Elle n'est pas soumise pour autant.** À la fin du passage, alors que la ville prospère, la forêt survit sur les collines et semble la surveiller : « une masse sombre et menaçante s'étalait en demi-cercle. C'était la forêt qui regardait » (l. 28-29). Les adjectifs « sombre » et « menaçante » annoncent qu'elle n'a pas dit son dernier mot : le lecteur devine une vengeance à venir.

D'autres titres étaient possibles (« Une ville arrachée à la forêt », « La forêt qui regardait »), à condition d'être justifiés par deux éléments précis du texte.

2. La « résistance » dont il est question est celle de la **forêt**, qui s'oppose de toutes ses forces aux charpentiers et aux bûcherons venus la défricher pour bâtir la ville. Elle se manifeste de plusieurs façons.

- « quand on l'abattait par un bout elle repoussait d'un autre, se rajeunissait de ses blessures » (l. 8-9) : la forêt se régénère plus vite qu'on ne la détruit. Le mot « blessures » la présente comme un être vivant qui guérit de chaque attaque et en sort même plus jeune.
- « Les rues, les places de la ville à peine tracées étaient envahies par la végétation » (l. 10-11) : la forêt contre-attaque et reprend aussitôt le terrain qu'on lui a pris. Le verbe « envahies » appartient au vocabulaire militaire : c'est une véritable guerre.
- « Les murailles grandissaient moins vite que les arbres et, sitôt élevées, croulaient sous l'effort des racines toujours vivantes » (l. 11-13) : la forêt détruit même ce que les hommes construisent. La comparaison entre les murailles et les arbres montre que la nature va plus vite que les bâtisseurs.

Cette résistance est si forte qu'elle use les outils des hommes : c'est une résistance « où s'émoussait le fer des cognées et des haches » (l. 14-15), ce qui les oblige à « recourir au feu » (l. 15).

> 💡 **Astuce.** La consigne demande trois citations « que vous expliquerez » : une citation seule ne rapporte presque rien. Après chaque citation, dis en une phrase ce qu'elle montre (ici : la forêt repousse, elle envahit, elle détruit).

3. La ville est qualifiée d'« insolente » parce que le texte adopte, à la fin, le point de vue de la forêt personnifiée : aux yeux de celle-ci, la ville se conduit avec arrogance et sans aucun respect.

- **Elle s'est installée à la place de la forêt et s'est construite avec son corps.** La ville est une usurpatrice : elle « lui avait pris sa place au bord du fleuve, et trois mille arbres gigantesques » (l. 30-31). Le texte insiste : « Tout Wood'stown était fait avec sa vie à elle » (l. 31). Le mot « vie » et l'insistance « à elle » montrent que chaque maison est faite du bois des arbres abattus : la ville vit littéralement de la mort de la forêt, ce qui rend sa présence d'autant plus choquante.

- **Elle étale sa richesse et son agitation sous les yeux de la forêt vaincue.** La ville est « immense » (l. 21) et la longue énumération de ses bâtiments, « sa Bourse, ses halles, ses églises, ses écoles, et tout un attirail maritime de hangars, de douanes, de docks, d'entrepôts » (l. 23-24), traduit son orgueil et sa prospérité. Elle est animée par « Une activité fiévreuse » (l. 26), ses rues sont « pleines de foule » (l. 27) et son port « encombré de vaisseaux » (l. 28). Cette vie bruyante et joyeuse, qui s'est développée « Bientôt » (l. 21) et « vite » (l. 25), sur les ruines de la forêt, semble narguer celle-ci : l'insolence, c'est l'indifférence du vainqueur envers la victime qui le regarde.

On peut aussi penser que le narrateur partage en partie ce jugement : en qualifiant la ville d'« insolente », Daudet critique l'orgueil des hommes, qui se croient maîtres de la nature.

4. a) La forêt est présentée comme un **être vivant, doté d'une volonté et de sentiments**, et non comme un simple décor. C'est d'abord une puissance immense et très ancienne, « l'immense forêt vierge enracinée là depuis la naissance du monde » (l. 2-3), qui se défend avec acharnement ; c'est ensuite une victime qui souffre et meurt ; c'est enfin, à la fin du passage, une présence silencieuse et inquiétante qui observe la ville. Le portrait évolue donc : la forêt passe de la force à la défaite, puis à la menace.

4. b) Deux procédés principaux construisent ce portrait :

- **La personnification.** La forêt agit et ressent comme une personne : elle est « Cramponnée au sol » (l. 8), « se rajeunissait de ses blessures » (l. 9), « essaya de lutter encore » (l. 17) et, à la fin, « C'était la forêt qui regardait » (l. 29). Ce procédé fait d'elle un personnage à part entière, presque le héros du récit, capable de souffrir et de garder rancune.
- **La comparaison.** Pendant l'incendie, « les grands arbres au-dessus flambaient comme des cierges » (l. 16-17). Les cierges sont les bougies que l'on allume dans les églises, notamment pour les morts : la comparaison donne à la destruction de la forêt l'allure d'une cérémonie funèbre. De même, la neige tombe « comme une seconde mort » (l. 19).

On pouvait aussi relever l'hyperbole « depuis la naissance du monde » (l. 3), qui souligne l'ancienneté et la grandeur de la forêt, ou la répétition « de toutes ses lianes, de toutes ses racines » (l. 8), qui insiste sur son acharnement à rester attachée au sol.

5. Dans ce texte, les relations entre les hommes et la nature sont des relations de **conflit et de domination**.

- **Les hommes considèrent la nature comme un obstacle à éliminer.** Dès la première phrase, la forêt n'est vue que comme un terrain à dégager : « Il n'y avait qu'à déblayer les bords du fleuve » (l. 1-2). La tournure « Il n'y avait qu'à » montre que les hommes jugent la tâche facile et ne se posent aucune question sur la destruction d'une forêt millénaire.
- **Cette relation devient une véritable guerre.** Le vocabulaire du combat est omniprésent : « résistance » (l. 14), « lutter » (l. 17), « blessures » (l. 9). Face à une forêt qui se défend, les hommes emploient les grands moyens : « on fut obligé de recourir au feu » (l. 15). Ils ne l'emportent qu'au prix d'une destruction totale : « troncs noircis », « racines consumées » (l. 19-20).
- **Mais la victoire des hommes reste fragile.** La ville dépend entièrement de la nature qu'elle a détruite, puisqu'elle est « toute en bois » (l. 21) et que « Tout Wood'stown était fait avec sa vie à elle » (l. 31). Et la forêt, qui survit sur les collines comme « une masse sombre et menaçante » (l. 28), semble attendre son heure.

Daudet dénonce ainsi l'orgueil d'hommes qui croient pouvoir dominer la nature sans respect et laisse entendre que celle-ci pourrait se venger.

6. L'image est une vue en couleurs du projet « Liuzhou Forest City », une ville-forêt imaginée en Chine au XXI^{e} siècle (le logo en bas à droite indique « Stefano Boeri Architetti »). Il s'agit d'une vue d'architecte, qui présente la ville telle qu'elle a été conçue.

- **Description.** La scène est vue du ciel, en plongée. À gauche et au premier plan, des collines sont couvertes d'une forêt très dense, d'un vert profond. Au centre, des immeubles aux formes pyramidales,

en gradins, sont eux-mêmes couverts d'arbres et de plantes sur tous leurs étages ; au premier plan à gauche, un bâtiment circulaire entoure un jardin. Une large route et une voie ferrée traversent l'image en diagonale, avec une gare futuriste bleutée en forme de goutte. À droite, au contraire, se dressent des tours grises ordinaires, sans aucune végétation. Le vert domine largement toute l'image.

- **Les points communs avec le texte.** Comme Wood'stown, cette ville est construite au pied de collines boisées, au contact direct de la forêt : on retrouve les « collines » (l. 3 et l. 27) et la forêt qui entoure la ville. Dans les deux documents, la question est la même : comment une ville peut-elle trouver sa place là où il y avait une forêt ?
- **Une réponse opposée.** Dans le texte, la ville naît de la destruction de la forêt : on l'abat, on la brûle, et la ville s'élève sur « les grands terrains pleins de troncs noircis » (l. 19). Dans l'image, au contraire, la ville semble faire la paix avec la nature : les arbres ne sont pas abattus pour construire les immeubles, ils poussent sur leurs façades. La ville et la forêt se mêlent au lieu de s'affronter. La forêt n'y est plus « sombre et menaçante » (l. 28) : elle est lumineuse et accueillante. Le contraste, dans l'image, entre les immeubles végétalisés et les tours grises de droite rappelle d'ailleurs l'opposition du texte entre la ville des hommes et la nature.
- **Une nuance.** Cette réconciliation reste l'œuvre des hommes : la végétation des immeubles est plantée et maîtrisée, et la route comme la voie ferrée ont bien dû être taillées dans les collines. La nature n'est pas libre comme la « forêt vierge » (l. 2) du texte.

Ainsi, à un siècle et demi de distance, l'image semble répondre au texte de Daudet : là où la ville de 1873 s'imposait contre la forêt, l'architecture du XXI^{e} siècle cherche à construire avec elle.

> ⚠ **Piège.** La question vaut 7 points et exige une description de l'image : ne te contente pas de dire « il y a une ville et une forêt ». Décris précisément (vue aérienne, immeubles couverts d'arbres, tours grises à droite), puis montre à la fois les ressemblances et la grande différence avec le texte : ici, la ville ne détruit pas la forêt.

Partie II – Grammaire et compétences linguistiques *(18 pts)*

7. a) La phrase contient deux verbes conjugués :

- « regardait » : verbe « regarder » à l'**imparfait de l'indicatif** (3^{e} personne du singulier) ;
- « avait pris » : verbe « prendre » au **plus-que-parfait de l'indicatif** (auxiliaire « avoir » à l'imparfait + participe passé « pris »).

7. b) L'**imparfait** « regardait » a une **valeur durative** (ou descriptive) : il présente une action en cours de déroulement dans le passé, sans limite précise ; la forêt regarde la ville longuement, de façon continue, comme un décor menaçant à l'arrière-plan du récit.

Le **plus-que-parfait** « avait pris » exprime l'**antériorité** : l'action de prendre la place de la forêt est accomplie avant le moment où la forêt regarde la ville (action antérieure à celle exprimée à l'imparfait).

8. a) Le groupe de mots « Jour et nuit » est **complément circonstanciel de temps** du verbe « emplit » : il indique quand (et combien de temps) la fumée emplit les fourrés.

8. b) Deux manipulations le prouvent :

- la **suppression** : « Une fumée étouffante emplit l'épaisseur des fourrés » reste une phrase correcte et compréhensible ; le groupe n'est donc pas essentiel à la construction de la phrase ;
- le **déplacement** : « Une fumée étouffante emplit jour et nuit l'épaisseur des fourrés » est possible ; le groupe est mobile.

Un groupe supprimable et déplaçable est un complément circonstanciel ; il répond à la question « quand ? », c'est donc un complément circonstanciel de temps.

> 💡 **Astuce.** Ne confonds pas avec le sujet : « Jour et nuit » est placé en tête de phrase, mais le sujet de « emplit » est « une fumée étouffante » (c'est elle qui emplit). Pour trouver le sujet, pose la question « qui est-ce qui emplit ? ».

9. a) « Emplacement » est un mot **dérivé**, formé de trois éléments :

- le **préfixe em-** (forme de « en- » devant un p ou un b), qui signifie « dans », « mettre dans » ;
- le **radical place** (le nom « place ») ;
- le **suffixe -ment**, qui sert à former des noms à partir de verbes et désigne ici le lieu, l'endroit.

Un « emplacement » est donc l'endroit où l'on place quelque chose, ici le lieu choisi pour bâtir la ville.

9. b) « Emplacement » est un **nom commun** (masculin singulier : « L'emplacement était superbe »).

9. c) Mots de la même famille : **place**, **placer**, **déplacer**, **remplacer**, **déplacement**, **remplacement** (deux suffisaient).

10. Réécriture au futur de l'indicatif (les mots modifiés sont en gras) :

> « Dès que le gouvernement de Washington **aura** accordé la concession, charpentiers et bûcherons se **mettront** à l'œuvre ; mais vous n'**aurez** jamais vu une forêt pareille. Cramponnée au sol de toutes ses lianes, de toutes ses racines, quand on l'**abattra** par un bout elle **repoussera** d'un autre, se **rajeunira** de ses blessures, et chaque coup de hache **fera** sortir des bourgeons verts. Les rues, les places de la ville à peine tracées **seront** envahies par la végétation. Les murailles **grandiront** moins vite que les arbres et, sitôt élevées, **crouleront** sous l'effort des racines toujours vivantes. »

Changements : les verbes aux temps simples (passé simple « mirent », imparfaits « abattait », « repoussait », « rajeunissait », « faisait », « étaient », « grandissaient », « croulaient ») passent au **futur simple** : « mettront », « abattra » (verbe « abattre » : radical « abattr- »), « repoussera », « rajeunira », « fera », « seront », « grandiront », « crouleront ». Les verbes aux temps composés passent au **futur antérieur**, la forme composée du futur : le passé antérieur « eut accordé » devient « aura accordé » et le passé composé « avez vu » devient « aurez vu » (seul l'auxiliaire change). La forme passive « étaient envahies » devient « seront envahies » : seul l'auxiliaire « être » est conjugué au futur, le participe « envahies » reste au féminin pluriel (accordé avec « Les rues, les places »). Les participes employés sans auxiliaire (« Cramponnée », « tracées », « élevées ») et l'infinitif « sortir » ne changent pas.

> ⚠ **Piège.** Après « dès que », il faut le **futur antérieur** « aura accordé » : « dès que le gouvernement accordera » est maladroit, car l'accord de la concession doit être terminé avant que les travaux commencent. Pour « vous n'avez jamais vu », le futur simple « vous ne verrez jamais une forêt pareille » est lui aussi correct et généralement accepté. Attention enfin aux futurs irréguliers : « fera » (faire), « seront » (être), « mettront » (mettre).

Conseils pour le jour J

Tu as 1 h 10 pour 50 points : garde au moins 20 minutes pour la grammaire et surtout pour la réécriture, qui vaut 10 points à elle seule. Avant d'écrire, souligne dans la réécriture tous les verbes conjugués (il y en a dix) et repère les temps composés (« eut accordé », « avez vu ») et la forme passive (« étaient envahies ») : ce sont eux qui font perdre des points. Recopie ensuite le passage lentement, sans oublier aucun mot.

Pour la compréhension, la clé de tout le texte est la personnification de la forêt : elle lutte, elle souffre, elle meurt, puis elle « regarde » la ville. Si tu comprends cela dès la première lecture, les questions 1 à 5 deviennent faciles. Respecte à chaque fois le nombre d'éléments demandés (deux éléments, trois citations) et explique chaque citation, avec le numéro de ligne.

La question 6 sur l'image vaut 7 points, presque autant que la réécriture : décris d'abord ce que tu vois (vue aérienne, immeubles couverts d'arbres, collines boisées, tours grises à droite), puis compare. La différence

essentielle à faire apparaître : chez Daudet, la ville détruit la forêt ; dans l'image, elle cherche à vivre avec elle.

Ce document est la propriété intellectuelle de Ben, professeur particulier (benprofparticulier.fr), protégée par le Code de la propriété intellectuelle (art. L. 111-1 et L. 122-4). Il est mis à disposition pour un usage personnel de révision. Toute reproduction, diffusion, mise en ligne ou revente, totale ou partielle, sans autorisation écrite est interdite et constitue une contrefaçon (art. L. 335-2).